

# Culture sentimentale et jeux vidéo : le renforcement des identités de sexe



Dominique Pasquier  
CNRS-SES-Télécom-ParisTech

## RÉSUMÉ

Chez les adolescents, la déclaration publique des préférences culturelles est une manière, parmi d'autres, de mettre en scène les identités sexuées. À partir de deux recherches menées sur des adolescents français, cet article montre que les pratiques culturelles qui sont trop associées à l'approche féminine de la culture servent de pôle « répulsif » pour les adolescents masculins. Ils marquent leurs distances à l'égard des contenus sentimentaux, refusent l'expression publique des émotions et déprécient le culte des célébrités. La culture juvénile apparaît être un terrain d'observation important pour analyser aujourd'hui les entreprises de re-masculinisation en milieu scolaire.

*Mots-clés* : Culture. Identités de sexe. Mixité sexuelle. Sentimentalité. Adolescence.

Dominique Pasquier  
ENST, département SES  
46, rue Barrault  
75013 Paris  
Dominique.Pasquier@telecom-paristech.fr

La mixité sexuelle à l'école existe en France depuis plus de trente ans. Or, comme l'ont constaté de nombreux chercheurs, elle ne s'est pas traduite par une plus grande fluidité des relations entre les adolescents des deux sexes. Ce serait même plutôt l'inverse. Les travaux en sociologie de l'éducation s'accordent ainsi à souligner la forte persistance de stéréotypes sexuels dans le choix des filières et des orientations professionnelles [Duru-Bellat, 1999], et le maintien d'attentes traditionnelles à l'égard des rôles sexués [Dubet et Martuccelli, 1996 ; Duru-Bellat, 1994, 1995]. De même, si l'égalité entre garçons et filles est formellement acquise, ces dernières disposent en réalité d'une bien moins grande liberté en matière de sorties et dans leurs loisirs [Boyer, 1999 ; Brougère, 1999]. On sait aussi que ces inégalités entre les sexes à l'adolescence sont beaucoup plus marquées dans les milieux populaires qu'elles ne le sont dans les milieux favorisés [Duret, 1999 ; Lagrange, 1999].

Cette question sera abordée à travers un angle bien particulier, celui des pratiques de loisir, en faisant l'hypothèse que non seulement ces pratiques reflètent l'opposition entre les sexes, ce qui est assez attendu,

mais surtout contribuent à les exacerber, ce qui a été moins étudié. C'est une démarche proche de celle de Daniel Fabre lorsqu'il souligne la relation particulière des femmes au roman – qui les conduit à lire des romans, écrire des journaux intimes ou se passionner pour des feuilletons de télévision : « Dès l'instant où l'écrit, de la dévotion au roman, s'est trouvé à ce point lié à l'élaboration de la féminité, il est devenu un pôle répulsif contre lequel la majorité des jeunes garçons ne peut que se dresser avec plus ou moins de véhémence. C'est là le paradoxe central de la "civilisation des mœurs". En sublimant la violence, en polissant minutieusement le quotidien, en valorisant l'espace du dedans, elle tend à unifier les conduites, à atténuer les contrastes sur lesquels se bâtissent les identités indépassables, celle du genre en particulier » [Fabre, 1997 : 19].

L'analyse de cette réactivation des frontières de genre se fonde sur deux recherches. La première a porté sur la réception de séries de télévision pour adolescents par de jeunes téléspectateurs français [Pasquier, 1996, 1999]<sup>1</sup>. Elle reposait sur plusieurs dispositifs d'enquête : des observations dans le milieu familial, un

questionnaire auprès de collégiens et lycéens, et une analyse d'un corpus de courriers envoyés par des fans aux comédiens d'une série à succès, *Hélène et les Garçons*. La seconde s'est intéressée à la transformation du rapport à la culture de lycéens dans la région parisienne à partir d'une étude par questionnaires et entretiens dans trois établissements aux profils sociaux différents [Pasquier, 2005]<sup>2</sup>. Elle portait sur l'ensemble de leurs pratiques de loisir, de la lecture aux jeux vidéo, en passant par les pratiques de communications liées aux nouvelles technologies.

### ■ Le déni de la sentimentalité comme enjeu de masculinité

Les séries de télévision pour adolescents sont un excellent objet pour travailler la question du rejet du pôle sentimental par les jeunes garçons. Au cours des années 1990, les chaînes françaises en ont diffusé plus d'une vingtaine, programmées entre 17 h et 19 h, après la sortie de l'école et avant le dîner familial. Ces programmes se ressemblaient : ils mettaient en scène des personnages de jeunes dans leur cadre scolaire – du collège à l'université – avec des intrigues largement centrées sur les problèmes relationnels. Le traitement narratif pouvait varier : certaines séries exploraient des questions de société comme la drogue ou le racket, d'autres se contentaient des inépuisables ressources de la grammaire amoureuse. Enfin, les différences de budget entre les productions françaises et anglo-saxonnes étaient sensibles à l'œil nu : ce qui n'a pas empêché les jeunes téléspectateurs français de réserver aux premières un accueil très enthousiaste.

Ces séries pour adolescents ont constitué une sorte de « culture club ». Le fait de les regarder – ou de les aimer – n'était pas l'essentiel. Ce qui comptait c'était de pouvoir prendre position dans les discussions qui avaient inévitablement lieu à leur propos le lendemain à l'école. On aborde là une dimension fondamentale de la relation à la télévision. C'est une expérience socialement normée et organisée, prise dans des interactions qui commandent les modes d'attention et d'investissement qui sont accordés aux différents programmes : en parlant d'une série, on fait apparaître quel type de personne on est et quelle position on occupe dans l'espace social. Il faut donc s'intéresser aux déclarations qui sont faites sur la scène sociale, qu'elles correspondent ou non à la réalité des pratiques et des

goûts : on peut ne pas regarder une série et déclarer le faire, comme, à l'inverse, la regarder et faire semblant de ne pas s'y intéresser. Les jeunes téléspectateurs masculins ont souvent employé cette dernière stratégie, et, quand ils ne le pouvaient pas, ont en tout cas systématiquement tenté de minimiser leur investissement émotionnel à l'égard des intrigues sentimentales. La différence avec l'attitude de leurs homologues féminines à propos des mêmes séries est si frappante qu'elle mérite qu'on s'y arrête. En voici plusieurs exemples.

Le premier vient des résultats au questionnaire – qui portait sur l'ensemble des séries pour adolescents. Il a été passé auprès de sept cents collégiens et lycéens sur leur lieu scolaire. Autant dire avec un double biais : sous le regard d'un enseignant, *a priori* critique à l'égard de ce genre de programmes de télévision, et, ce qui est sans doute pire, en compagnie de camarades de classe qui remplissent le questionnaire en même temps. Il ne s'agissait donc pas de chercher à analyser les pratiques et les goûts réels, mais de travailler sur des déclarations de soi comme téléspectateur de telle ou telle série – et amateur de tel ou tel personnage – dans le contexte de cette double contrainte. Dans le questionnaire figuraient deux questions successives : « Quelle est ta série préférée ? », « Dans cette série, quel est ton personnage préféré et pourquoi ? ». Les choix et les argumentations des répondants masculins présentent deux grandes caractéristiques. Tout d'abord leur personnage préféré est presque toujours un personnage masculin qui n'est pas en couple de façon régulière, et qu'ils choisissent dans une série qui traite de la vie sentimentale de façon accessoire<sup>3</sup>. Seuls les plus jeunes des répondants – 10-11 ans – dérogent à cette règle. Deuxièmement, ils n'évoquent jamais des raisons physiques pour argumenter leur choix. C'est l'humour qui vient en tête des qualités citées : les héros préférés des garçons sont de bons vivants, malins plus qu'intelligents, rebelles à l'ordre scolaire et à l'autorité. Ce qui plaît chez eux, c'est leur capacité à se sortir de situations qui ne sont pas à leur avantage. Une revanche de la débrouillardise sur l'héritage social. Ils sont en fait proches des héros de la culture populaire tels que les décrit Richard Hoggart [Hoggart, 1970].

À l'inverse, les choix féminins se sont portés sur d'autres séries, nettement plus marquées du sceau de la sentimentalité. On constate aussi qu'elles n'hésitent pas à choisir un personnage préféré masculin (c'est le cas de 54 % d'entre elles) alors que les garçons se gardaient bien de choisir un personnage féminin. Enfin, elles ne cachent pas que leur choix de personnage est

motivé par des considérations physiques : un personnage plaît parce qu'il est séduisant. L'apparence, le charme, la beauté, les vêtements, voilà donc ce qui motive en premier lieu les choix féminins. Toutefois, un personnage n'est jamais aimé uniquement pour son physique : la gentillesse et le dévouement aux autres font la différence entre les personnages beaux et généreux (qui sont les personnages préférés) et les personnages beaux mais durs ou égoïstes (qui sont les personnages les moins aimés)<sup>4</sup>. Les plus âgées des répondantes prennent plus de distance : elles ne citent plus de séries françaises – jugées trop simplistes et puériles –, et tiennent un discours critique sur les programmes – répétition des intrigues, happy ends systématiques, etc. Mais on notera qu'à aucun moment elles ne renoncent à déclarer être attirées physiquement par certains personnages masculins ou admirer la beauté d'un personnage féminin. Afficher un lien fort avec une fiction ou une relation intense avec un personnage n'est donc pas vécu par une adolescente comme un facteur de fragilisation de l'identité sociale.

Les courriers envoyés par les jeunes fans d'*Hélène et les Garçons*, écrits à plus de 90 % par des filles, constituent un matériau unique de ce point de vue. À longueur de lettres on y découvre les émotions incroyablement intenses que peut déclencher à la pré-adolescence une simple série : « *Quand je te vois à la télévision, je ne bouge plus* », écrit Annissa. « *Ta voix, quand tu chantes, me donne des frissons partout, tu me fais ressentir des sentiments* », dit Alexandra. « *Quand je te vois, j'ai mon cœur qui bat trop bas* », confie Sabrina. Sans compter toutes ces lettres où les correspondantes parlent des larmes qu'elles versent en écoutant la chanson du générique, de leur gorge serrée quand le feuilleton commence, ou de leur envie de s'évanouir quand elles ont vu Hélène apparaître sur scène lors de son concert. La star charrie un flot d'émotions, elle permet de libérer des pulsions et des affects que la vie sociale conduit à réprimer.

Tous ces liens émotionnels avec la fiction sont soigneusement occultés par les garçons. De nombreux garçons s'intéressent aux séries sentimentales et sont aussi émus que les filles par les déclarations d'amour ou les scènes de baiser. Mais ils encourraient le risque du ridicule auprès des autres garçons – y compris de ceux qui partagent les mêmes goûts – s'ils avouaient ce penchant. Ils apprennent vite que dans la société de leurs pairs des liens trop forts avec une série constituent une menace pour l'identité masculine. Car l'identification à un personnage et la monstration des affects

sont des processus à forte connotation féminine. Ils apprennent aussi que les séries qui traitent des sentiments, et surtout bien sûr du sentiment amoureux, sont les plus dangereuses pour eux, car elles sont fortement investies dans la sociabilité féminine. Le problème n'est donc pas tant de regarder que de dire regarder.

On a un bon exemple de leurs stratégies de dénégation dans les réponses à un sujet de rédaction proposé à une classe de CM1/CM2 par une institutrice de la banlieue nord de Paris : « *Regardez-vous Hélène et les Garçons ? Dites en quelques mots pourquoi vous aimez ou n'aimez pas ce feuilleton.* » Les réponses sont tout à fait étonnantes.

Les noms en haut des copies permettent de connaître le sexe de l'enfant, mais on pourrait fort bien s'en passer tant ce dernier est évident à la lecture des rédactions. Tous les garçons, sans exception, ont adopté une double stratégie : d'un côté, expliquer qu'ils n'étaient, bien sûr, pas consommateurs d'une série aussi connue pour ses thématiques sentimentales ; de l'autre, dénoncer et même s'indigner des scènes de baiser, fréquentes dans le programme en question. Ces deux affirmations sont parfaitement contradictoires puisque, pour voir les scènes de baiser, il faut bien regarder la série, d'où certains paradoxes rhétoriques que l'on pourrait illustrer par la formulation d'Ahmed (« *Je déteste ! Même sans regarder, je déteste ! Ils font que s'embrasser, c'est tout le temps pareil* ») ou celle de Kevin (« *Je n'aime pas Hélène et les Garçons et je ne les regarde pas car vu leurs extraits de feuilleton ils ne font que s'embrasser et ils se prennent pour les centres du monde. Il faut que ça cesse ! Ils me gâchent le plaisir de regarder* »). Dans les copies des jeunes garçons revient inlassablement la même idée : quand on est de sexe masculin on ne doit pas s'intéresser à ce qui intéresse les filles, c'est-à-dire, en vrac, aux histoires qui parlent de sentiment et non d'action, à la séduction physique, et surtout à toutes les scènes qui évoquent plus ou moins explicitement l'acte sexuel.

Dans *Hélène et les Garçons*, on ne va pas plus loin que de prudes baisers sur la bouche, mais cela déclenche chez ces jeunes garçons des réactions aussi vives que si l'on voyait les personnages nus dans un lit : « *Je déteste ce feuilleton car c'est trop sexuel, moi je regarde Code Quantum*<sup>5</sup>. *Les acteurs sont trop sur l'amour, c'est trop sexuel. Ma sœur et ma mère le regardent, c'est pour les filles.* » Sur les 17 garçons de la classe, 15 ont dénoncé dans leurs copies les fameux baisers. (« *Je n'aime pas parce qu'ils se font des bizous partout.* » « *Ça montre de mauvais*

*exemples pour plus tard. Je n'aime pas parce qu'ils s'embrassent.* » « *Je déteste parce que toutes les cinq minutes il y a un baiser, et je trouve ça dégoûtant.* » « *Ils s'embrassent toutes les minutes, c'est le feuilleton débile parfait. Moi je n'ai jamais regardé mais j'en ai entendu parler* », etc.)

Les rédactions des filles montrent bien que la nécessité de dénier le pouvoir de suggestion des fictions télévisuelles est un problème masculin. Elles parlent très facilement des émotions qu'elles éprouvent en regardant *Hélène et les Garçons*, évoquent leurs liens particulièrement forts avec tel ou tel personnage et, s'il leur arrive d'aborder la fameuse question du baiser sur la bouche, c'est pour se plaindre du manque de naturel des comédiens en train de s'embrasser – ou même du fait que les baisers ne durent pas assez longtemps.

Les observations que j'ai menées dans des familles en regardant un épisode d'*Hélène et les Garçons* en compagnie des enfants confirment bien que la sensibilité des garçons à ces fameux baisers sur la bouche n'est pourtant pas moindre que celle des filles. Devant un couple qui s'embrasse dans la série, un garçon de 6-7 ans a une réaction gênée, mais il est fasciné. Son problème est plutôt que d'autres (dont un chercheur) le voient en train de regarder une scène de ce type. Ce qui le conduit à témoigner haut et fort de son désaccord avec ce qui se passe à l'écran (« *Encore !* », « *Et ça recommence !* », « *Et hop encore un baiser !* », « *Ça y est ils vont encore faire l'amour !* », « *Mais ils n'arrêtent pas...* ») et à s'agiter considérablement – tête sous un coussin, etc. En même temps, il ne se lèvera jamais pendant une scène de baiser alors que la chose arrive pour d'autres types de scènes (notamment les discussions entre filles dans leur chambre dont il peut visiblement se passer plus facilement). De même, lorsqu'une actrice porte dans un épisode une jupe courte ou une robe décolletée, la réaction est immédiate : « *Ce qu'elle est moche !* » Pour un garçon, *Hélène et les Garçons* serait sans doute une série agréable à regarder si cela pouvait se faire sans témoin, et en se gardant bien ensuite de dire qu'il l'a vue.

Tous ces exemples vont au-delà de la simple illustration d'une différence de réaction aux fictions sentimentales selon le sexe des adolescents. Ils montrent la profonde ambiguïté des positions publiques masculines. Qu'ils détestent réellement ou pas ce genre de séries n'est pas le problème : ce matériau sentimental est utilisé comme un support pour marquer leur différence avec la culture féminine, et partant affirmer leurs identités sexuées de garçons. Dans leur entourage, les garçons voient les filles développer des pratiques de

culte spectaculaires, se coiffer et s'habiller comme leurs idoles télévisuelles – ou musicales –, passer des heures à échanger des potins ou des objets liés à certaines séries. Un tel comportement, peu réticent à montrer les affects et à déclarer les admirations, est associé au pôle féminin et pousse les garçons à développer des stratégies inverses de réserve. La mixité à l'école aura peut-être eu finalement des conséquences inverses de celles qu'on pouvait escompter<sup>6</sup>.

### ■ **Pratiques collectives et confidences interpersonnelles : de nouvelles formes de domination masculine ?**

Le refoulement masculin de l'expression des émotions est-il lié au cas particulier des fictions sentimentales ? Pour tenter de répondre à cette question, je vais m'appuyer sur une autre recherche menée auprès de lycéens et qui couvrait l'ensemble des pratiques de loisir et de communication. Le cas des jeux vidéo est par exemple intéressant, notamment parce qu'il s'inscrit dans un univers d'action aux antipodes de la fiction sentimentale. C'est une pratique très majoritairement masculine, surtout si l'on prend en compte les durées et les intensités de jeu : une bonne partie des lycéennes ont joué à un moment ou un autre de leur adolescence, mais elles n'acceptent pas d'y consacrer autant de temps et n'y jouent jamais pendant des années. C'est aussi, comme en témoignent leurs propos, qu'il leur est difficile de recruter des joueuses dans leur entourage direct. Dans la sociabilité masculine, c'est au contraire une pratique fortement valorisée : les meilleurs joueurs jouissent d'un grand prestige, ils sont souvent sollicités et participent à des réseaux larges d'amateurs des mêmes jeux<sup>7</sup>. On pourrait donc y voir une sorte d'équivalent des formes de sociabilité féminines qui se développent autour des séries de télévision, surtout chez les fans. Mais la façon dont les joueurs eux-mêmes décrivent leur manière d'être ensemble est bien différente. Tout est centré sur la pratique : lorsqu'on joue, on joue, on ne parle pas d'autre chose que du jeu, et surtout pas de soi. Les récits des joueurs sont très concordants même lorsque les situations de convivialité qu'ils évoquent sont différentes, notamment des liens plus ou moins proches entre joueurs. Le jeu vidéo provoque énormément d'émotions (car l'envie de gagner une partie ou la peur de la perdre est une émotion forte bien sûr), mais ces émotions ne

débouchent absolument pas sur du dévoilement de soi comme c'est le cas pour les cultures féminines autour de la romance. À l'époque de cette enquête, le haut débit étant encore peu développé, les parties se jouaient la plupart du temps en LAN (Local Area Network), c'est-à-dire en présence d'autres joueurs :

« On trouve un local, on amène son ordinateur, on fait un jeu d'action, de baston généralement et on est parti pendant 2 heures, 3 heures, 4 heures du matin, 5 heures, ouais, c'est complètement dingue, quand on est dedans on est complètement dedans, 4 ou 5 heures du matin, y a pas de temps, le temps s'est arrêté quand on commence à jouer. Généralement ce sont des jeux d'action, c'est une plate-forme en fait, et on s'amuse à se tuer [il rit], c'est génial. [...] Y a des équipes et y a des cambrioleurs, enfin des gens qui enlèvent des gens et nous, faut les récupérer, c'est vraiment bas de gamme, je dirais c'est sympa aussi, ça détend, ça défoule, on voit du sang partout, y a des flingues qui tirent dans tous les sens, c'est sympa, moi j'aime bien. C'est toujours le même groupe, des puristes, j'en connais huit, après y a des satellites qui viennent se greffer de temps en temps à nous, mais le noyau dur c'est sept-huit personnes. C'est des vrais mordus quoi, ils passent leur temps à ça, je ne sais pas s'ils ont un travail, on pose pas ces questions, on est ensemble, on s'amuse, on se fait des bouffes au McDo, en parlant des jeux. C'est vrai que les mordus, c'est des ours, des grizzlis, ils font pas grand-chose en fait, quand on a fini de délivrer les gens, y a plus grand-chose, alors on commence une deuxième partie, on s'en fait une deuxième, une troisième, une quatrième, parce qu'on connaît les armes, enfin bon. »

Ces propos d'un joueur de 17 ans résument finalement bien le rapport particulier des garçons aux jeux vidéo. « *Le temps s'est arrêté quand on commence à jouer* » : or, toutes les lycéennes qui ont pratiqué les jeux parlent au contraire de leur inquiétude à voir l'investissement temporel que cela demande. « *Ça détend, ça défoule, y a des flingues qui tirent dans tous les sens, on voit du sang partout, c'est sympa* » : aucune des lycéennes interviewées n'aime les jeux de baston. Elles pratiquent le solitaire, les jeux de plate-forme, quelques jeux de civilisation. « *Je sais pas s'ils ont un travail, on pose pas ces questions, on est ensemble, on s'amuse.* » Qui peut imaginer une fille durablement insérée dans une sociabilité fondée uniquement sur des échanges techniques, sans aucun dévoilement des intimités ? La recherche précédente le montrait bien : les séries de télévision sont

au contraire un support pour l'exploration des relations interpersonnelles.

Les jeux vidéo permettent donc de comprendre un phénomène important : il existe une immense différence entre garçons et filles quant à l'organisation sociale des passions. Du côté masculin, il y a des secteurs entiers qui sont investis par ce « faire ensemble ». Le sport, par exemple : les amateurs de foot, nombreux chez les lycéens, mettent en place des réseaux stables et réguliers. Ils jouent ensemble dans un stade le week-end, se connectent sur des chats sur internet pour discuter des retransmissions télévisuelles des matchs de l'équipe dont ils sont supporters, se réunissent pour jouer à des jeux vidéo consacrés au football. Même chose pour les passionnés de jeux de rôle qui forment des équipes qui durent parfois plusieurs années. Ou pour les amateurs de mangas qui ont besoin d'un réseau important de commentateurs et de connaisseurs – souvent recrutés sur des forums spécialisés sur internet –, pour progresser dans leur maîtrise de la culture manga. Tous ces réseaux liés aux passions sont fondés sur un double principe d'entraide et de pratique collective, si possible au même niveau d'expertise. Ils peuvent bien sûr créer des amitiés ou en être issus, mais ces amitiés ne reposent pas sur des confidences intimes, au contraire des amitiés féminines où l'exploration des subjectivités est au fondement du lien. Comme l'ont souligné certains auteurs, ces différences sont aussi liées au fait que la culture féminine se développe surtout au sein de dyades alors que la culture masculine repose souvent sur des groupes plus larges de liens faibles [McRobbie et Garber, 1997 ; Eder et Halliman, 1978].

Le cas de la musique offre d'autres perspectives sur la division genrée des pratiques culturelles en milieu lycéen. Contrairement à toutes les pratiques culturelles évoquées jusqu'ici, l'écoute musicale est aussi importante chez les deux sexes, et le sexe est une variable qui a moins d'influence sur les préférences musicales que n'en a l'origine sociale [Pasquier, 2005 : 69]. Mais lycéens et lycéennes ne l'investissent pas de la même manière. Tout d'abord, au sein de la petite minorité de ceux qui pratiquent un instrument, on retrouve le clivage précédent : les garçons sont pris dans des pratiques collectives et sont beaucoup plus nombreux que les filles à avoir monté ou à faire partie d'un groupe de musique, généralement entièrement masculin. Mais c'est surtout dans le rapport aux célébrités musicales que les différences sont frappantes : les lycéennes s'intéressent à la vie privée des chanteurs ou chanteuses, aiment lire des informations sur les coulisses et

collectionner des photos ou des posters. C'est ce type de matériau qu'elles vont chercher dans la presse magazine ou sur des sites internet. Or, comme on l'a vu pour la télévision, la passion sur le mode « fan » est largement rejetée par les garçons (« *Je déteste ces sites de fans un peu gnangnan du genre : "qu'est-ce que prend Britney Spears pour son petit déjeuner"* », se moque un lycéen).

D'autres luttes de classement ont pour objet le degré de commercialisation des produits culturels. Et, là encore, les femmes sont accusées de céder à des goûts trop faciles en matière de musique<sup>8</sup>. Sarah Thornton, dans un travail sur les cultures musicales adolescentes, émet une hypothèse intéressante : on est passé d'un schéma d'opposition à une culture dominante de la classe moyenne à un schéma d'opposition à une culture dominante désormais identifiée comme une culture populaire féminine. Les *ravers* et *clubbers* masculins qu'elle a étudiés à Londres revendiquent d'avoir une relation à la musique « authentique, indépendante, rebelle, spécialisée, connaisseur » et l'opposent à l'approche féminine qu'ils critiquent comme étant « commerciale, fausse, conformiste et trop facilement accessible » [Thornton, 1996 : 97]. Une recherche de Kristina Sliavaite sur les hiérarchies internes des sous-cultures *rave* en Lituanie va dans le même sens. Elle montre que les *ravers* masculins accusent les filles de s'intéresser aux versions les plus commerciales ou les plus traditionnelles de la musique techno et d'aller dans des *raves* grand public – celles qui ne sont pas connues par le seul bouche à oreille – ou dans des *night-clubs* qui diffusent largement ce type de musique [Sliavaite, 1998]. La marginalisation féminine s'opère donc par une double disqualification : des préférences culturelles pas assez innovantes d'un côté, une approche trop émotionnelle de la culture de l'autre.

Nous sommes passés au cours de ces cinquante dernières années d'une culture « classique » où les discriminations sociales étaient très fortes et les discriminations sexuelles relativement faibles – la pratique de la lecture par exemple était beaucoup plus clivée par l'origine sociale que par l'appartenance sexuelle –, à une culture juvénile largement dominée par les médias de masse dont l'accès est bien plus démocratique mais où se dessinent des clivages sexuels sans cesse plus apparents. L'apparition de machines technologiques comme les ordinateurs a bien entendu accentué le phénomène en ouvrant des espaces de pratiques fondées

sur des interfaces techniques qui trouvent plus naturellement leur place dans la sociabilité masculine. Elle a sans doute aussi contribué à conforter le regard condescendant que les garçons portent sur les goûts féminins pour des activités « traditionnelles » comme la lecture et la télévision ou sur leur propension à privilégier l'expression de soi par la communication interpersonnelle plutôt que par l'exercice d'activités partagées.

Deux éléments sont apparus ici. Le premier est un constat : à l'adolescence, les activités de loisir sont fortement clivées par le sexe. La promotion sociale d'une norme d'égalité et la mise en œuvre de la mixité dans l'institution scolaire n'ont non seulement pas permis de réduire les écarts, mais elles auraient même eu tendance à engendrer une radicalisation des différences au sein même de la société juvénile. Comme on l'a vu, la ségrégation ne se fonde plus seulement sur des préférences en termes de goûts au sein d'une même pratique – ce qui est un phénomène ancien –, mais elle s'impose aussi à travers la constitution de pratiques monosexuées comme les jeux vidéo. L'écoute musicale qui semble échapper à la règle tant elle est commune aux deux sexes est soumise à d'autres formes de classements, plus subtiles.

Le second élément est troublant : la désaffection à l'égard de la culture du passé est surtout le fait des garçons, et elle est en grande partie due à leur prédilection pour les activités électroniques. Or il s'est installé, au sein de la sociabilité adolescente, une hiérarchie qui place les pratiques des garçons au-dessus de celles des filles. Sur quoi se fonde l'idée que la pratique des jeux vidéo ou la passion pour le sport valent mieux que le goût pour les romans et les fictions télévisuelles ? Ou que les chansons qui parlent d'amour sont ridicules alors que celles qui racontent la vie dans les cités sont passionnantes ? Pourquoi la culture de la confiance est-elle assimilée à une perte de temps ? Le dénigrement de la sentimentalité féminine n'est pas en soi un phénomène nouveau, mais tout laisse penser qu'il s'est aujourd'hui durci. La plus grande autonomie accordée aujourd'hui aux femmes ne s'est pas traduite par des relations plus fluides entre les sexes, tant s'en faut. Tout se passe au contraire comme si les garçons avaient besoin de conforter leurs identités de sexe dans des groupes non mixtes qui exaltent l'esprit de compétition et les valeurs de virilité. ■

## I Notes

1. L'enquête a été réalisée entre 1994 et 1997.
2. L'enquête a été réalisée entre 2001 et 2003.
3. Ce qui leur laissait peu de choix au sein de l'ensemble des séries : les seuls personnages qui répondent à cette définition sont Zack de *Sauvés par le gong*, Will du *Prince de Bel Air* et Parker Lewis de la série éponyme.
4. En réponse à la question suivante :

« Dans cette même série, quel est le personnage que tu aimes le moins ? »

5. *Code Quantum* est une série d'action « heroic fantasy ».

6. Comme l'ont bien montré certains travaux, l'incidence de la catégorie de sexe est beaucoup plus forte en milieu mixte qu'en milieu non mixte et limite considérablement les interactions entre les sexes. On constate aussi que les attitudes contraires aux rôles de sexe sont mieux acceptées chez les filles que chez les garçons. « Chez ces derniers, compte tenu de la hiérarchisation des catégories de sexe, adopter des valeurs ou des comportements féminins est perçu comme dégradant et fortement stigmatisé par les

pairs. » Il n'est pas de pire danger pour un garçon que de passer pour efféminé [Mosconi, 1999].

7. L'extension du haut débit a permis le développement massif de jeux en ligne multi-joueurs sans co-présence.

8. Accusation qui peut même être formulée par une femme, comme la chanteuse de rap Diam's qui déclare : « Je comprends que le rap ne fasse pas rêver toutes les nanas. Pour la plupart elles préfèrent s'imaginer chanteuse de r'n'b ou popstar académicienne. Voir des rappeurs jouer aux durs ou aux play-boys toute la journée ce n'est pas très tentant. Pourtant travailler avec des rappeurs c'est travailler avec des créateurs », *Le Monde*, 19-20 octobre 2003.

## I Références bibliographiques

BOYER Régine, 1999, « Le temps libre des collégiens et lycéens », in Yannick Lemel et Bernard Roudet (dir.), *Filles et garçons jusqu'à l'adolescence. Socialisations différentielles*, Paris, L'Harmattan : 249-268.

BROUGÈRE Gilles, 1999, « Les expériences ludiques des filles et des garçons », in Yannick Lemel et Bernard Roudet (dir.), *Filles et garçons jusqu'à l'adolescence. Socialisations différentielles*. Paris, L'Harmattan : 199-222.

DUBET François et Danilo MARTUCELLI, 1996, *À l'école. Sociologie de l'expérience scolaire*, Paris, Le Seuil.

DURET Pascal, 1999, *Les Jeunes et l'identité masculine*, Paris, PUF.

DURU-BELLAT Marie, 1994, « Filles et garçons à l'école, approches sociologiques et psychosociales », *Revue française de pédagogie*, 109 : 11-141.

– 1995, « Filles et garçons à l'école, approches sociologiques et psychosociales », *Revue française de pédagogie*, 110 : 75-109.

– 1999, « Les choix d'orientation : des conditionnements sociaux à l'anticipation de l'avenir », in Yannick Lemel et Bernard Roudet (dir.), *Filles et garçons jusqu'à l'adolescence. Socialisations différentielles*, Paris, L'Harmattan : 117-150.

EDER Donna et Maureen HALLINAN, 1978, « Sex differences in children's friendships », *American Sociological Review*, 43 : 237-250.

FABRE Daniel, 1997, *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

HOGGART Richard, 1970, *La Culture du pauvre*, Paris, Éditions de Minuit.

LAGRANGE Hugues, 1999, *Les Adolescents, le sexe, l'amour*, Paris, Syros.

MCRROBBIE Angela et Jennie GARBER, 1997, « Girls and subcultures », in Ken Gelder et Sarah Thornton (dir.), *The Subcultures Reader*, Londres, Routledge : 112-121.

MOSCONI Nicole, 1999, « Les recherches sur la socialisation différentielle des sexes à l'école », in Yannick Lemel et Bernard Roudet (dir.), *Filles et garçons jusqu'à l'adolescence. Socialisations différentielles*, Paris, L'Harmattan : 85-116.

PASQUIER Dominique, 1996, « Teen Series reception : television, adolescence and the culture of feelings », *Childhood*, 3 : 351-375.

– 1999, *La Culture des sentiments. L'expérience télévisuelle des adolescents*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

– 2005, *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*. Paris, Autrement.

SLIAVAITE Kristina, 1998, *When Global Becomes Local : Rave Culture in Lithuania*, www.anthrobase.com

THORNTON Sarah, 1996, *Club Cultures : Music, Media and Subcultural Capital*, Hanover, Wesleyan University Press.

## I ABSTRACT

Sentimental culture and videogames : Stepping up sexual identities

Among teens, the public affirmation of cultural tastes and distastes is one way, among others, to perform gender identities. Based on two extensive fieldworks about French adolescents' relation to several media and cultural practices, this article shows that cultural forms too associated with the elaboration of feminine subjectivity act as a "repulsive" pole for male teens : they stress their distances to cultural products marked by sentimentality, repress the expression of emotions in public, criticize and despise the female teens' approach to culture. Youth culture is a new ground where to observe those re-masculinisation processes.

*Keywords* : Culture. Gender identities. Coeducation. Romance. Adolescence.

---

## I ZUSAMMENFASSUNG

Gefühlskultur und Videospiele : Die Verstärkung geschlechtlicher Identität

Bei heranwachsenden Jugendlichen ist die öffentliche Darstellung kultureller Vorlieben Ausdruck ihrer geschlechtlichen Identität. An Hand zweier Studien über heranwachsende französische Jugendliche zeigt dieser Artikel inwiefern kulturelle Praktiken, die mit einer weiblichen Herangehensweise an Kultur assoziiert werden, von männlichen Jugendlichen zurückgewiesen werden. So distanzieren sich männliche Jugendliche beispielsweise von sentimental Inhalten, vom öffentlichen Ausdruck von Gefühlen oder auch vom Starkult. Die Analyse der männlichen Verhaltensweisen ist heute besonders im Zusammenhang mit dem Phänomen einer wiederkehrenden Vermännlichung sozialer Räume interessant.

*Stichwörter* : Kultur. Sexuelle Identität. Gemischtgeschlechtlich. Empfindsamkeit. Phase des Erwachsenwerdens.